

AVERTISSEMENT

Ce texte a été téléchargé depuis le site
<http://www.leproscenium.com>

Ce texte est protégé par les droits d'auteur. En conséquence avant son exploitation vous devez obtenir l'autorisation de l'auteur soit directement auprès de lui, soit auprès de l'organisme qui gère ses droits. Cela peut être la SACD pour la France, la SABAM pour la Belgique, la SSA pour la Suisse, la SACD Canada pour le Canada ou d'autres organismes. A vous de voir avec l'auteur et/ou sur la fiche de présentation du texte.

Pour les textes des auteurs membres de la SACD, la SACD peut faire interdire la représentation le soir même si l'autorisation de jouer n'a pas été obtenue par la troupe.

Le réseau national des représentants de la SACD (et leurs homologues à l'étranger) veille au respect des droits des auteurs et vérifie que les autorisations ont été obtenues et les droits payés, même a posteriori.

Lors de sa représentation la structure de représentation (théâtre, MJC, festival...) doit s'acquitter des droits d'auteur et la troupe doit produire le justificatif d'autorisation de jouer. Le non respect de ces règles entraîne des sanctions (financières entre autres) pour la troupe et pour la structure de représentation.

Ceci n'est pas une recommandation, mais une obligation, y compris pour les troupes amateurs.

Merci de respecter les droits des auteurs afin que les troupes et le public puissent toujours profiter de nouveaux textes

« Il faut sauver la galinette dorée ! »

COMEDIE. Texte déposé à l'EDPO. Sous titre : « A la ferme, comme à la ferme ! »

Autrice : Chantal OBIS

Synopsis : Un soir d'inondation catastrophique un couple de parisien est hébergé en urgence par des fermiers. La solidarité se heurte au choc des cultures surtout avec la jeune Blandine, écologiste exaltée. Mais sont-ils vraiment là par hasard ? Pourquoi la femme disparaît-elle dans la nature ? A-t-elle été kidnappée et par qui ? De multiples péripéties cocasses vont pousser ce petit village paisible à trouver des parades écologiques pour échapper au danger.

Thématique : Ecologie, environnement, mafia.

Décor : cuisine d'une ferme : table, chaises et placards fermés par des portes ou des rideaux. Accessoires de cuisine, 1 lapin prêt à cuire, 1 fusil.

Versions à 8 personnages: (v1: 4F/4H), (v2: 5F/3H), (v3: 6F/2H)

Versions à 7 personnages: (v4 :4F3H, **v5 : 5F2H)**

VICTOR : éleveur, un peu rustre.

MADO : sa femme, paysanne généreuse.

BLANDINE : leur fille, exaltée, passionnée.

ANEMONE : bourgeoise parisienne.

PAUL HENRI : le mari d'Anémone, affairiste.

LUCIE : jeune éleveuse de chèvre bio

TINE : la Maire du village (peut être le maire : ALBERT)*

*(Me demander les différentes versions)

Costumes contemporains : Tenue de travail aux champs pour les uns, tenue de ville chic pour Paul Henri et Anémone. 1 tenue de pêche pour Victor (facultatif).

NB : Vous pouvez agrémenter les répliques de Victor, Mado et Tine d'expressions ou de patois local, suivant votre région.

« IL FAUT SAUVER LA GALINETTE DOREE ! »

ACTE I

Scène 1 (Victor, Anémone)

On entend le chant du coq. Victor est assis dans sa cuisine, il mange du pain et du saucisson en écoutant la radio qui diffuse un message d'alerte-inondations et parle d'un bilan déjà catastrophique.

VICTOR : C'est pas vrai ! Mais quelle catastrophe toute cette flotte ! La rivière est devenue complètement folle. Elle va tout emporter. Que va devenir ce pays, maintenant ?

(Anémone entre, coté cour, plutôt gênée)

ANEMONE : Hum ! Hum !

VICTOR : Ah bonjour, ma p'tite dame.

ANEMONE : Bonjour Monsieur.

VICTOR : Alors, remise de vos émotions ?

ANEMONE : Oui presque. C'était un vrai cauchemar : encore un peu et nous étions emportés par la rivière ! Et sans vous, et votre charmante épouse, je ne sais pas où nous aurions fini.

VICTOR : Oh c'est bien normal. Quand il arrive des catastrophes pareilles. On n'a pas le choix : il faut s'entraider, pas vrai ?

ANEMONE : Bien sûr.

VICTOR : Je commençais mon déjeuner. Vous voulez du café ?

ANEMONE : Du café ? Oui merci.

VICTOR : Servez vous et si vous avez faim : il y a ce qu'il faut. *(lui tend le saucisson)* Allez-y.

ANEMONE : Merci. C'est gentil. *(Elle se sert du café et reste debout)*

VICTOR : Vous avez bien dormi ?

ANEMONE : Non, pas trop. Le moins que l'on puisse dire, c'est que, Paul Henri, mon mari et moi, avons eu une nuit assez agitée !

VICTOR : Mais, ils sont combien à coucher avec vous là-haut ?

ANEMONE : Comment cela combien ?

VICTOR : Ben oui : votre mari, Paul et Henri. Ca fait 3 ! Plus vous : ça fait 4 ! Ah vous avez la santé à Paris !

ANEMONE : Mais qu'est ce que vous racontez ? Paul Henri, c'est le nom de mon mari... C'est un prénom composé... Comme...Bernard Henri, Jean Sébastien ...ou...Jean Pascal...Ou...Euh...Jean Claude.

VICTOR : Ah !... Je me disais aussi : le grand air ça stimule, c'est sûr, mais quand même...

ANEMONE : Qu'est ce que vous voulez dire par là ?

VICTOR : Ben je dis ça ... ça donne des idées ...ça réveille la bête, quoi !

ANEMONE : (*pincée*) C'est plutôt votre chien qui nous a réveillés : il n'a pas arrêté d'aboyer toute la nuit.

VICTOR : Mais c'est son travail ! Il garde mes petites poulettes ! Il les protège du renard.

ANEMONE : Et votre coq ! Il ne dort jamais ? Je croyais que les coqs ne chantaient que le matin.

VICTOR : Ouais mais là, c'est la pleine lune. Et si le rayon de lune lui arrive dessus, il croit que c'est le soleil. Alors il chante !

ANEMONE : Il faut lui acheter des lunettes noires, à votre coq.

VICTOR : Ah ! La p'tit dame est une comique, hein ! Hé ! Moi aussi je blague : avec cette pluie, les rayons de lune ... Hein ? Y en a pas trop !!! Mais n'empêche, sans le coq, qui est ce qui me réveillerait le matin ?

ANEMONE : Je ne sais pas moi, vous n'avez pas de réveil ? Vous savez, mon brave, c'est très pratique et cela ne sonne que quand on lui demande.

VICTOR : Mais moi, je n'aime pas quand on me sonne ! Vu, ma « brave » dame ? Et puis si ça ne vous plait pas ici, vous n'avez qu'à trouver ailleurs pour vous héberger.

ANEMONE : Nous n'avons pas vraiment eu le choix ! Impossible de passer le pont. La rivière a tout emporté ! On s'est retrouvé coincés dans ce trou à ...ce cul de...sac. Je veux dire...Pris dans des trombes d'eau. Voilà. La voiture a

failli être emportée. Et pourtant elle est grosse ! Heureusement que la maire du village est venue à notre secours.

VICTOR : Qui ? Tine ? Toujours là où il faut, celle là ! Vous n'êtes pas les seuls à qui cela a failli arriver. Il y en a quelques uns qui ont manqué partir à la flotte, cette nuit.

ANEMONE : Oui, c'était tellement effrayant ! Je n'aurais jamais cru que l'eau puisse avoir cette force. Cette puissance !

VICTOR : Et oui ! Quand la nature se réveille, elle est forte hein ? Il ne faut pas la provoquer, aussi. Sinon... elle se déchaîne !

ANEMONE (*gênée*) : C'est cela, oui.

VICTOR : Mais dites-moi, pourquoi la maire a-t-elle insisté pour que ma femme vous prenne ici ? Elle n'avait qu'à vous mettre à l'école comme les autres. Vous êtes parents avec elle, vous la connaissez bien ?

ANEMONE : Non non, pas du tout. Disons qu'elle n'a pas osé nous mettre avec les ... avec les gens...ordinaires quoi, je veux dire.

VICTOR : Ah parce que vous, vous êtes des gens « pas ordinaires » ? Et qu'est ce que vous avez de spécial, à part votre grooosse voiture ?

ANEMONE : Disons que mon mari a des relations... Très ... Enfin, haut placées, dirons nous. Elle ne vous a pas dit ?

VICTOR : Non, je ne lui ai rien demandé, vu l'urgence. Et puis, ce n'est pas mon genre de poser des questions. Mais, si vous êtes du gratin, la maire, elle n'avait qu'à vous faire dégager en hélico !

ANEMONE : Malheureusement, les hélicoptères sont tous réquisitionnés pour secourir les pauvres sinistrés, paraît-il.

VICTOR : Ben oui, c'est vrai, y a plus urgent que vos p'tites fesses. (Que vous avez bien mignonnes d'ailleurs, hein ma p'tite dame !)

ANEMONE : Oh ! Je vous prie de rester correct. Espèce de malotru ! Nous héberger ne vous donne pas droit à ces familiarités. Je vous préviens que je ne le tolérerai pas !

VICTOR : Oh hé ! Ma p'tite dame, faut se calmer ! Je ne vous ai pas insultée moi. Vous m'apprendrez à faire des compliments aux femmes, vous !

ANEMONE : Tout de même, un peu de tenue ! Que je ne vous y reprenne pas !

VICTOR : Quoi ? Je vous accueille chez moi : c'est déjà beau. J'essaie d'être aimable et tout et tout. Et c'est comme cela que vous le prenez ! Alors, croyez-moi, si vous continuez sur ce ton : il n'y a pas que les rescapés de l'inondation qui vont se retrouver à poil sous la flotte ! Si vous voyez ce que je veux dire.

ANEMONE : Oh ! Alors là, c'en est trop !

VICTOR : Bon pardon. Avec tout ça, on est tous un peu sur les nerfs...Je n'ai pas été très finaud. Je ne voulais pas vous vexer. Avec mes gros sabots !

ANEMONE : Et bien, oui...mais bon, on ne va pas se fâcher. C'est très aimable à vous de nous recevoir. Mais vous savez, nous aurions bien préféré rentrer à Paris, plutôt que de rester coincés dans ce trou à...

VICTOR : Attention à ce que vous dites hein ! Ma p'tite dame...

ANEMONE : Si vous pouviez m'appeler Madame, tout simplement ? Je préfère.

VICTOR : Vous savez ici, les gens s'appellent par leur nom. C'est quoi le votre ?

ANEMONE : Désolée, je ne me suis peut être pas présentée : Anémone Delatour.

VICTOR : Et bien voilà ! Anémone ! C'est joli comme petit nom. D'ailleurs, j'ai une vache qui s'appelle Anémone. Oui, j'aime bien leur donner des noms de fleurs, comme vous. Ça leur va bien, aux vaches : Marguerite, Pâquerette, Pétunia. Mais Anémone, elle est comme vous : pas commode hein ! Toujours prête à vous balancer un coup de queue quand on ne s'y attend pas !

ANEMONE : Oh !!!

VICTOR : Ah Macarel ! Je vous ai encore vexée ! Faut pas le prendre mal : nous, nos vaches elles font quasiment partie de la famille, vous savez. Autre fois même, elles étaient juste sous la chambre : comme ça, quand il faisait froid, on pouvait se réchauffer. Elles sont super chaudes, les vaches, comme la braise, vous voyez ?

ANEMONE : Non, je ne vois pas, non.

VICTOR : Oui bon. Moi, c'est Victor. Mais, ici tout le monde m'appelle le Turc.

ANEMONE : Ah bon, vous avez des origines turques ?

VICTOR : Non, c'est parce que je suis fort ! Très fort ! Fort comme un turc qu'ils disent !

ANEMONE : Bof, vous n'avez pas l'air si costaud.

VICTOR : Hein ?! J'ai gagné 2 fois le championnat de force athlétique ! ...Sans parler du concours de lancer de balles de foin. Je suis un champion célèbre ici. Regardez moi ça (*montre son biceps*) et ça ! (*soulève son tee-shirt*) C'n'est pas de la gonflette ça : c'est de la force pure. Allez-y, vous pouvez toucher pour voir !

ANEMONE : Non non, c'est bon. Je vous crois sur parole.

VICTOR : Allez, soyez pas timide ! Allez-y, touchez ! (*lui prend la main pour la poser sur son torse*)

Scène 2 (Victor, Anémone, Paul Henri)

(*Paul Henri le mari rentre, coté cour, et les surprend dans cette posture*)

PAUL HENRI : Ça va, oui ? Je dérange peut être ?

ANEMONE : (*se dégage précipitamment*) Mais non, Paul Henri, ce n'est pas du tout ce que tu crois...

PAUL HENRI : Ah mais je ne crois rien : je vois !

ANEMONE : Mais non, tu ne vois rien du tout, enfin ! Victor me montrait ses muscles...

PAUL HENRI : Ah bon ! Victor ?!

ANEMONE : Et bien oui, Victor...Il a gagné le championnat !

PAUL HENRI : Le championnat ?

ANEMONE : Et bien oui...De paille...De force !

PAUL HENRI : De force ? Il a voulu te ...

VICTOR : Eh, oh ! N'allez pas vous figurer des choses, Hein ! On bavardait, c'est tout.

PAUL HENRI : Ben voyons ! Drôle de façon de bavarder.

VICTOR : Je voulais juste que votre femme tâte mes muscles. Ici, je suis très réputé pour cela.

PAUL HENRI : Et bien sûr, vous vouliez en profiter pour...

VICTOR : Mais pas du tout ! Pas du tout ! Qu'est ce que vous allez penser ? Tenez, regardez, vous voulez tâter vous aussi ? *(soulève à nouveau son tee-shirt)*

PAUL HENRI : Non, certainement pas !

VICTOR : Ah ça, ça calme, hein ? Ce n'est pas de la guimauve comme...!

PAUL HENRI : Non mais, dites donc !

ANEMONE : C'est bon, c'est bon, Paul Henri, tout va bien. *(Victor se rassoit)*

PAUL HENRI : Tu es sûre ? Oui bon parce que... Faîtes attention à vous...Vous n'avez pas intérêt à toucher à ma femme, sinon vous aurez affaire à moi !

VICTOR : *(Victor se relève)* Qu'est ce que vous dites là ? Vous me menacez ? *(les 2 hommes s'affrontent du regard.)*

ANEMONE : Paul Henri, il n'y a pas de problème, tout va bien, je t'assure. Il n'y a pas de mal !... Vous avez encore du café Vic... Monsieur ?

VICTOR : *(se rassoit)* Oui, sur la cuisinière, la femme l'a laissé au chaud pour vous autres. Elle ne va pas tarder, elle est partie au poulailler s'occuper du lapin pour ce soir.

PAUL HENRI : Ok. Tu me trouves une tasse, chérie ?

VICTOR : Placard du haut, à droite.

(Elle sert PH, silence gêné)

VICTOR : Alors comme ça, vous n'avez pas beaucoup dormi ?

PAUL HENRI : Ah quelle nuit épouvantable !

VICTOR : Oui, des trombes d'eau pareilles, on n'a jamais vu cela, dans le pays. La rivière est montée de 6 mètres par endroit. Alors, quand elle a pris les gorges, forcément, elle a tout arraché. Je viens d'entendre que certains villages ont carrément été rasés...

PAUL HENRI : *(assez indifférent)* Oui oui, c'est bien triste. Vous avez du sucre ?

VICTOR : Catastrophique, vous voulez dire ! Tous ces gens qui ne vont pas pouvoir dormir chez eux, ce soir !

PAUL HENRI : Oui oui, c'est dramatique. Vous permettez que je prenne du beurre ?

ANEMONE : Les pauvres gens ! Comment vont-ils faire ? Je n'ose même pas imaginer !

PAUL HENRI : Il faut espérer qu'ils aient une bonne assurance, c'est tout !

VICTOR : Vous croyez vraiment qu'on peut compter sur les assurances ? Il faut toujours qu'elles chipotent sur les clauses écrites en tout petit, en bas de la page !

PAUL HENRI : Il faut bien qu'elles dégagent des bénéfiques ! Et avec tous ces sinistres qui s'accumulent en ce moment ! A force d'indemniser tout le monde : je crains bien que leurs cours en bourse ne descendent en chute libre.

VICTOR : C'est plutôt mes revenus à moi, que je vois chuter. Pas ceux des assurances. Avec toutes les calamités qui nous tombent dessus.

PAUL HENRI : Détrompez vous, à terme : je ne vois pas comment elles peuvent s'en sortir.

VICTOR : S'en sortir ? Il me semble plutôt qu'elles en profitent bien pour tondre la laine, sur le dos des pauvres malheureux.

Scène 3 (Victor, Mado, Paul Henri, Anémone)

(La fermière arrive, coté jardin, un lapin dépecé à la main)

MADO : Et voilà la bête ! Ah z'êtes levés ! Bonjour !

PAUL HENRI, ANEMONE : Bonjour, Madame.

MADO : Bien dormi ?

PAUL HENRI : Pas vraiment, non. Dire qu'on prétend que c'est calme la campagne ! Entre la pluie, le chien, le coq et ce matin à 5h, le tracteur ! Nous n'avons pas fermé l'œil de la nuit !

VICTOR : *(cligne de l'œil)* Vous aviez mieux à faire, pas vrai ?

MADO : Victor, s'il te plait ! Vous êtes davantage habitués au bruit des voitures, c'est pour ça ! Moi, une fois, je suis allée à Paris : entre les voitures, les camions-poubelles, les pompiers, les bus ... Je suis revenue épuisée. J'ai mis 3 semaines à m'en remettre ! Comme quoi, hein ? Chacun ses habitudes !

PAUL HENRI : Cela dépend des quartiers où l'on réside, voyons... Chez nous, dans le XVI^e, c'est très calme. N'est ce pas, Chérie ?

ANEMONE : Oui tout à fait, nous demeurons dans un très beau quartier de Paris et nous avons la chance que notre chambre donne sur un petit espace vert.

MADO : (*montre le lapin*) En tout cas, ce n'est pas celui là qui vous a réveillé : il n'a pas eu le temps de faire ouf, pecaïre ! Paf ! J'ai le coup, y a pas à dire ! Après j'ai plus eu qu'à lui tirer l'œil pour récupérer le sang, pour la sanquette.

ANEMONE : Mon dieu !

MADO : Oh ben, faites pas cette tête là, ma pauvre dame : c'est comme ça qu'il faut faire !... Il est beau hein ? Regardez moi ça, comme il est gras ! 3 kg8. Vous allez voir, je vais vous l'arranger aux petits oignons ! Vous n'en avez jamais mangé des comme ça ! Ça va tous nous requinquer le moral !

ANEMONE : Si vous le dites.

PAUL HENRI : Mais dites moi, qu'est ce que vous faisiez à 5h du matin avec le tracteur ?

VICTOR : Je suis allé donner un coup de main en bas, cette nuit, pour sortir les bagnoles de la flotte. Le père Bruno, on l'a sorti de justesse : il a eu une de ces trouilles, le pauvre.

PAUL HENRI : C'est le prêtre du village ?

VICTOR : Non, c'est le père Bruno ... c'est une expression. Sinon j'aurais dit Bruno...le curé... En tout cas, moi aussi j'ai eu peur. Je crois que j'ai eu encore plus peur que lui, même : j'ai bien cru qu'il allait nous filer entre les pattes et qu'on allait le retrouver 2 km plus bas, coincé sous le pont ! Mais à 5h, il faut nourrir les bêtes, alors je suis remonté.

PAUL HENRI : Et puis, je vois que vous attaquez fort le matin : déjà au saucisson !

VICTOR : Ben c'est mon 2^e déjeuner ! Le 1^e je l'ai mangé à 5h ! Sans parler du petit encas de 2h. Faut dire qu'on n'a pas chômé, cette nuit !

PAUL HENRI : Et bien, quel appétit ! Ah il faut le nourrir votre homme ! N'est ce pas, Madame ? Tu vois chérie, quand tu dis que je mange trop !

ANEMONE : Oui mais toi, tu restes assis devant ton ordi toute la journée. Alors tu engraisse, forcément.

PAUL HENRI : Dis donc ! Compare-moi à ce lapin, tant que tu y es !

ANEMONE : Tant que tu ne finis pas comme lui.

Scène 4 (Tine, Mado, Victor, Paul Henri, Anémone)

(La maire, Tine, ou le maire, Albert, arrive coté Jardin)

TINE : Bonjour Messieurs Dames.

VICTOR : Salut Tine.

PAUL HENRI : Bonjour, Madame la maire.

TINE : Appelez-moi Tine, comme tout le monde. On est un petit village, ici, vous savez. On ne fait pas de chichi. Mais j'arrive un peu tôt, vous en êtes encore au déjeuner.

VICTOR : Ben oui, ils ont mal dormi, qu'ils disent : trop de bruit !

TINE : Ah bon ? Pourtant c'est la campagne ici : ce n'est pas la circulation qui dérange !

VICTOR : Oui, mais le chien... le coq...

PAUL HENRI : Vous pouvez rajouter la vache qui a meuglé toute la nuit, elle aussi.

VICTOR : Ben oui ! C'est la Marguerite. Elle sent le danger ! C'est elle la cheffe du troupeau ! C'est son boulot de veiller sur les autres.

PAUL HENRI : Et je ne parle pas de la cloche de l'église ! Est ce bien nécessaire, qu'elle sonne toutes les demi-heures, même la nuit ? Vous n'avez pas de montre dans le pays ?

VICTOR : C'n'est pas pareil, on ne peut pas comparer.

TINE : Mais enfin, la cloche, cher ami : c'est l'âme du village ! On y tient à notre cloche ! Et heureusement qu'on l'a eue, hier, pour prévenir ceux d'en bas que l'eau montait ! Mais ne vous inquiétez pas, on s'habitue. Vous verrez, dans quelques jours, vous ne l'entendrez plus !! C'est une question de temps...

PAUL HENRI : Nous n'avons certes pas l'intention de nous éterniser dans ce trou...ce village.

TINE : Bon, je venais vous chercher pour aider : on a besoin de tout le monde...Vous pouvez nous aider, vous aussi.

PAUL HENRI : Vous aider ? Nous ?

ANEMONE : Comment ? Mais...Désolée, mais je ne suis pas prête je n'ai pas encore pris mon bain...ni ...J'en ai pour une petite heure.

PAUL HENRI : Une heure ? Tu parles ! On est à la campagne, ici, chérie. Personne ne te voit, tu feras ton brushing une autre fois, ok ?

ANEMONE : Ah non, je ne tiens pas à passer pour Cendrillon tout de même ! La salle de bain ? c'est au fond du couloir, n'est ce pas ?

VICTOR : Oui c'est ça. Mais ne vous trompez pas, hein ! C'est la porte juste à coté de ma chambre.

MADO : Et puis désolée mais nous n'avons qu'une douche ici...

ANEMONE : Ah.

MADO : C'est plus écolo, pas vrai ? (*Anémone hausse les épaules et sort, coté cour*)

TINE : (*à PH*) Bon, mais vous, vous pouvez venir ? Vous êtes prêt ? J'ai besoin de votre groosse voiture, pour récupérer des vivres pour les rescapés, qui sont hébergés à l'école.

PAUL HENRI : heu... je crains que mon véhicule ne soit pas très adapté pour l'état des routes actuel...

TINE : Ben quoi ? Il est costaud votre 4X4. Il est presque aussi gros qu'un tank !

VICTOR : Pour sûr, elle est groosse, la bagnole !

PAUL HENRI : Peut être, mais elle ne roule, principalement qu'en ville et sa peinture est très fragile.

TINE : C'est bien la peine d'avoir un 4X4, dans les rues de Paris ! Ça fait genre « gentleman-farmer » ou quoi ?...

VICTOR : Vu le prix des engins et ce qu'ils consomment ! Sans parler du coup des réparations ! Je comprends qu'il y fasse gaffe, le type. Mais hé ! Vous êtes riches, non ? Du moins, vous voulez le montrer ! Bon, je vais m'équiper. A tout' (*se dirige coté cour*)

MADO : Hep là ! Ne va pas te tromper de porte, toi non plus. Ta tenue de pêche, c'est en bas, à la cave !

VICTOR : Je voulais juste changer le pull.

MADO : Je t'ai mis tout le change, en bas.

VICTOR : Oh toi ! Tu prévois toujours tout hein, ma Mado ?

MADO : Oh oui !...

VICTOR : Bon... je vais à la cave...

Scène 5 (Lucie, Tine, Mado, Paul Henri)

(En sortant, il croise une jeune femme qui arrive coté jardin)

LUCIE : Salut ! Bonjour tout le monde...

VICTOR : Salut. Bon, à tout', j'arrive. *(il sort coté jardin)*

TINE : Salut Lucie !

LUCIE : Bonjour Tine. Bonjour Mado.

MADO : Bonjour, la jeunesse ! *(à PH)* Monsieur, je vous présente... Au fait c'est comment déjà votre nom ?

PAUL HENRI : Delatour, Paul Henri.

MADO : Oui Paul enfin Henri, Paul. Bref : je vous présente Lucie, ma nouvelle voisine. Elle s'est installée il y a trois ans pour élever des chèvres et faire du fromage. Je vous ferai goûter : c'est un délice.

LUCIE : Merci Mado.

MADO : Vous en emporterez à Paris ! Et pour vos amis, aussi. Vous verrez, c'est un cadeau très apprécié.

PAUL HENRI : Je doute qu'ils supportent le voyage jusqu'à Paris.

MADO : Pourquoi, vous n'avez pas de glacière dans votre grooosse voiture ?

LUCIE : C'est gentil Mado de me faire la pub mais...

MADO : Ils sont faits avec tellement d'amour, tes fromages et tu mets tellement de cœur à l'ouvrage. Tu mérites, vraiment.

LUCIE : Tu me gênes Mado !

MADO : Tatata... Ne sois pas si modeste, ils sont vraiment bons tes fromages.

PAUL HENRI : Bon, je les goûterai vos fromages !

MADO : Ah, tu vois ! Alors, vous en êtes où ?

LUCIE : Ça y est, tous les troupeaux sont montés à l'abri, au Prat Naout. Les brebis de Seguin, les ânes à Tintin, les chevaux de Maturin...

TINE : C'est bien ! C'est bien !

LUCIE : ...et nos chèvres. On a monté du foin aussi : y en aura assez pour 3 jours.

MADO : C'est parfait vous avez fait du bon boulot !

LUCIE : Seulement, il nous faut le véto : il y a des bêtes qui vont mettre bas et avec le stress, ça ne s'annonce pas bien. Je te cherchais, Tine, il faut appeler le Préfet pour qu'il nous envoie le véto par hélico.

TINE : J'ai déjà appelé mais ce n'est pas possible : ils sont tous pris. Il n'y a pas que chez nous qu'il y a du grabuge, c'est dans toute la vallée ! Certains villages ont totalement disparu, il paraît !

MADO : Ouais ! Depuis le temps qu'on se demande si le ciel va nous tomber sur la tête ! Et bien ça y est : on y est !

LUCIE : On l'a peut être un peu cherché aussi ... Cela fait quarante ans que les scientifiques nous alertent sur le réchauffement climatique et que l'on ne fait rien.

MADO : Que le bon Dieu nous protège !

TINE : Je ne sais pas le bon Dieu, mais en tout cas, on ne peut plus rien attendre du ciel : les hélicos sont tous pris ailleurs. On ne peut plus compter que sur nous même !

MADO : Pour les bêtes : y a la fille ! Blandine. Elle sait y faire avec les bêtes. Elle sait les calmer et les faire vèler.

LUCIE : Oui mais là, ça se présente mal, je t'assure, Mado.

MADO : Et moi, je te dis qu'elle sait faire. Ici, on n'a jamais eu à appeler le véto pour ça. Elle a le don avec les bêtes, comme sa pauvre grand-mère.

LUCIE : Bon, de toute façon, on n'a pas le choix. Alors, elle est où, Blandine ?

MADO : Cette nuit, elle s'est occupée de la Coquine et de son veau. Mais quand je tue le lapin : à chaque fois, elle disparaît toute la journée. Elle boude.

LUCIE : Mais tu sais où la trouver ? On a besoin d'elle aujourd'hui !

MADO : Alors là !... Je n'en sais rien. Elle ne sortira de sa cachette que quand elle l'aura décidé !

Scène 6 (Blandine, Lucie, Tine, Mado, Paul Henri,)

(Blandine apparaît coté cour)

BLANDINE : Je suis là !

MADO : Ah te voilà ! Mais où étais-tu passée ? Je commençais à m'inquiéter.

BLANDINE : Tu as tué mon préféré ! Tu l'as fait exprès, méchante !

MADO : Mais non ! Qu'est ce que tu racontes ? C'était simplement le plus gros et j'ai du beau monde à nourrir aujourd'hui.

BLANDINE : Ah oui ? Du beau monde ? C'est qui, eux ?

TINE : Ce sont des rescapés, j'ai demandé à vos parents de les héberger.

BLANDINE : Pourquoi ils ne sont pas avec les autres, à l'école, au village ?

TINE : Et bien, ce sont mes invités. Mais cette nuit, avec tout ce tintouin, je ne pouvais pas m'en occuper. Alors, je me suis dit que Mado ferait cela mieux que moi, avec sa chambre d'hôte.

MADO : Merci, je fais du mieux que je peux pour que les gens soient satisfaits et gardent un bon souvenir du pays.

BLANDINE : Des touristes ? Je n'aime pas les touristes ! Ils ne savent pas se tenir. Ils font n'importe quoi.

TINE : De nos jours un village ne peut pas se passer de touristes, voyons ! Question de développement économique. Ces Messieurs Dames sont de Paris et ce sont des VIP, comme on dit.

BLANDINE : Moi je m'en passe ! Ils polluent avec leurs gros machins. Et les touristes, ils jettent leurs déchets partout... L'été, je passe mon temps à ramasser derrière eux.

TINE : Tu exagères !

BLANDINE : Non. Tiens, au lac, par exemple. Ils jettent leurs mégots partout sur le bord ! Et un mégot, ça finit forcément dans l'eau. Et un seul mégot, ça pollue 3 m³ d'eau. Sans parler des bouteilles plastiques ! L'autre fois, j'en ai repêchées 2, avant qu'elles ne coulent. A ce rythme, notre petit lac va devenir une vraie poubelle !

TINE : Blandine, tu exagères.

BLANDINE : Je n'en veux pas des touristes, d'accord !!!

MADO : Blandine, ça suffit ! Tu nous fatigues avec tes raisonnements.

BLANDINE : Evidemment toi, tu es comme les autres, tu t'en fous ! Tu en as bien profité du petit lac quand tu étais jeune ! Mais moi ? Combien de temps ? Et mon enfant après moi ?

MADO : Pour l'instant tu n'en as pas encore, que je sache.

BLANDINE : On ne sait jamais, peut être qu'un jour... Quoique, tu me diras : à quoi bon avoir un enfant ? Pour lui laisser un monde pourri !

MADO : Ne dis pas n'importe quoi, ma fille. Il n'est pas encore totalement pourri notre monde. Il y a encore plein de belles choses. Et tu as la chance d'en profiter ici, non ? Allez ma cocotte : on a besoin de toi. Tu veux aller aider et Lucie, oui ou non ?

TINE : Blandine, sans le véto on a besoin de toi, tu sais.

BLANDINE : J'ai passé toute la nuit à veiller la Coquine et son petit veau.

LUCIE : Y a aussi mes chèvres qui sont complètement retournées. Et je vais devoir les traire à la main.

MADO : Blandine ! Tu ne vas pas te faire prier ! Si ?

LUCIE : Il paraît que tu as un don avec les bêtes, c'est vrai ?

BLANDINE : Je n'ai pas de don ! Il suffit de bien les observer et d'essayer de les comprendre, c'est tout !

LUCIE : Bien sûr et je ne demande qu'à ce que tu m'apprennes, tu sais.

BLANDINE : Il n'y a rien à apprendre. Faut les aimer, c'est tout.

LUCIE : Ça, je crois que je peux y arriver.

BLANDINE : Bon d'accord. Maman, file-moi un bout de fromage et du pain, s'il te plait, je meurs de faim.

LUCIE : J'ai préparé du thé dans mon thermo. Tu pourras déjeuner en route.

BLANDINE : Ok merci.

LUCIE : Tu es vraiment une fille super, Blandine. Je te revaudrai ça, tu sais.

MADO : Tiens, ma cocotte, prends ça ! (*lui tend un panier*) Il y a en a pour tout le monde, là haut. Allez, ne perdez pas de temps. Et revenez pour manger là ce soir, je vous attends.

LUCIE : D'accord. Merci Mado.

(Elles sortent toutes les 3, coté jardin)

Scène 7 (Tine, Mado, Paul Henri, Victor)

TINE : C'est une drôle de fille que tu as là, Mado. Sacré caractère !

MADO : C'est vrai, mais elle a bon fond ! Faut savoir la prendre, c'est tout.

(Le téléphone de Tine sonne. Elle décroche)

TINE : Excuse-moi, Mado. Allo oui, Mathieu ? Ça va ? Oui oui j'arrive. Avec Victor et mon ami, enfin, mon invité, enfin celui qui loge chez le Turc et Mado oui... Ok oui... En principe il nous emmène... avec son 4X4. Enfin j'espère, parce qu'il a peur de l'abimer, sa groosse voiture... Tu as raison on se demande... Ouais, (ils sont fous ces parisiens !). Oui, on passe te prendre. Tu as pu un peu récupérer ? Tu sais que tu dois faire gaffe avec ton cœur, hein ? Ne vas pas trop tirer sur la corde quand même... Allez, ils se préparent et on arrive. A tout'... (*elle raccroche*)

TINE : Bon, Monsieur Delatour, désolée de vous bousculer, mais il faut qu'on y aille, là !

PAUL HENRI : Mais où donc ?

TINE : Et bien, mais faire la distribution ! Les gens ont donné des vivres, des vêtements, des couvertures : il faut les apporter à ceux qui n'ont plus rien. Allez, ils nous attendent !

PAUL HENRI : Mais... mais. Il pleut des cordes, je ne suis pas équipé !

MADO : Descendez à la cave trouver Victor, il vous donnera ce qu'il faut.

PAUL HENRI : Et ma femme ! Je ne peux pas la laisser seule ici. Il faut que j'aille la chercher. Si elle est prête.

MADO : Mais ne vous inquiétez pas. Je reste là, elle ne sera pas seule. Et on a de quoi s'occuper pour nourrir tous les secouristes ce soir. Elle m'aidera.

PAUL HENRI : Mais...Bon je vais voir. Je vais la prévenir. *(Il sort, coté cour)*

TINE : Et bien ces parisiens, ils sont un peu longs à la détente. Ils n'ont pas l'air de bien se rendre compte de la gravité de la situation.

MADO : Ce n'est pas leur faute. Nous ne vivons pas dans le même monde. Ils n'ont pas les mêmes priorités, c'est tout.

TINE : C'est le moins que l'on puisse dire !...

VICTOR *(revient côté jardin)* : Bon alors on y va ? Je vous attends.

TINE : On attend le parisien...Il arrive, il est allé prévenir sa femme.

VICTOR : Ah, elle ne vient pas avec nous, la p'tite dame ?

MADO : Non, elle reste là, avec moi. C'est mieux ! On a du travail ici aussi.

VICTOR : Tu sais que tu es vraiment jalouse toi, ma vieille ?

MADO : C'est parce que je te connais, mon vieux !

(Paul Henri revient affolé)

PAUL HENRI : Je ne la trouve pas ! Je ne sais pas où elle est ! Ma femme, elle a disparue ! Elle n'est ni dans la chambre, ni dans la salle de bain !

MADO : Aux WC alors ?

PAUL HENRI : Non plus, c'est vide.

TINE : Elle est sortie alors ? Elle est allée faire un tour.

PAUL HENRI : Sous cette pluie ? Ca m'étonnerait !

TINE : Il faut bien qu'elle soit quelque part. Ecoutez, on n'a pas le temps. Mado va la chercher. Nous, il faut qu'on y aille.

PAUL HENRI : Mais enfin je ne peux pas...ma femme...

MADO : Ne vous inquiétez pas, je vais vous la retrouver votre femme. La maison n'est pas si grande et elle n'a pas pu sortir sans passer par ici. Alors...

TINE : Ok. Allez, on y va.

PAUL HENRI : Mais...

TINE : On y va ! Vous avez les clefs de votre tank ?

PAUL HENRI : Oui mais...Vous êtes sûrs ?...

TINE : Allez, allez ! Faut se dépêcher. On nous attend ! *(Ils sortent)*

NOIR

ACTE II

Scène 1 (Victor, Mado)

On entend le chant du coq, Même situation qu'au début du 1° acte. Victor est installé pour déjeuner, il écoute la radio qui parle des incendies au Canada ou ailleurs.

VICTOR : Et voilà, ça continue : après les inondations, les incendies. Ça chauffe partout ! On est mal, on est mal !

Mado entre, un panier de légumes à la main. Elle va éteindre la radio.

VICTOR : Oh, qu'est ce que tu fais là ? J'écoute !

MADO : Oui et bien ça suffit les catastrophes, les mauvaises nouvelles. Je n'ai pas besoin de cela pour démarrer ma journée, moi.

VICTOR : Il faut bien se tenir un peu au courant, quand même !

MADO : Moi, ce qui se passe à l'autre bout de la planète, je n'y peux pas grand-chose, alors...

VICTOR : Ben justement, j'écoute pour savoir s'ils parlent de notre parisienne.

MADO : Je ne vois pas comment les journalistes en sauraient plus que nous, qui sommes ici. En plus, ils déforment toujours tout.

VICTOR : Pas faux. Que veux-tu ? Il faut bien qu'ils en rajoutent quand ils n'ont pas grand-chose à dire.

MADO : Mais toi, qu'est ce que tu en penses de cette disparition ? Inquiétante ou pas ?

VICTOR : Moi, je crois qu'elle s'est fait la belle, l'Anémone ! Elle devait en avoir marre de son bonhomme. Et puis, il ne tenait pas la comparaison...
(*Bombe le torse*) Crois-moi : elle a vu à côté de quoi elle passait, la parisienne.

MADO : Qu'est ce que tu racontes ?

VICTOR : Oh rien... Je me comprends.

MADO : Mais enfin, ce n'est pas possible ! Comment veux-tu qu'elle soit sortie de la maison sans qu'on la voie ?

VICTOR : Oh tu sais, pour conter fleurette à son amant, une femme amoureuse, c'est capable de tout !

MADO : Ah oui ? Et qu'est ce que tu en sais, toi ? A part moi, tu n'as pas pu en avoir souvent, des amoureuses, avec ton caractère d'ours mal léché !

VICTOR : Tu n'as pas toujours pensé cela, faut croire, ma biche.

MADO : Oh ça va ! On ne peut jamais discuter sérieusement avec toi ! Mais tout de même, je trouve cela inquiétant, cette disparition ! Je suis sûre qu'elle ne s'est pas volatilisée toute seule, cette femme : elle n'avait pas l'air si vaillante. Et avec le temps de chien qu'il faisait en plus !

VICTOR : Et bien tu vois, tu es d'accord avec moi ! C'est son amant qui est venu la chercher ! Je te le dis, Mado. A l'heure qu'il est, son mari, le Henri Paul...

MADO : Non ce n'est pas ça : c'est Paul ou Pierre, Henri.

VICTOR : On s'en fout. Moi je te le dis : son mari, il doit avoir des cornes d'auroch, comme ça, tiens !!!

MADO : Mais enfin, la Marguerite non...l'Amarante...

VICTOR : Ah ? Tu l'as trouvé drôle, toi ?

MADO : Mais non. Amarante c'est un nom de fleur ...C'est comment qu'elle s'appelle déjà : Azalée ?

VICTOR : Non. Et pas tulipe non plus ! C'est Anémone.

MADO : Oui bon. Anémone. Elle venait d'arriver et elle ne connaissait personne ici.

VICTOR : Va savoir ...la maire, tiens, Tine ! Elle la connaissait, elle !

MADO : Tine ? De toute façon ça ne peut pas être elle : elle était avec nous quand la femme a disparu !

VICTOR : C'n'est pas faux ! Tu as l'œil, la fine mouche !

MADO : Mais dis donc, au fait ! Le seul qui est sorti de la cuisine quand elle a disparu : c'est toi ! Tu n'as pas fait de bêtise, au moins ?

VICTOR : Moi ? Mais qu'est ce que tu racontes ? Je suis descendu à la cave pour me changer.

MADO : Ouais c'est ça, prends moi pour une bille ! J'ai bien vu qu'elle t'émoustillait la parisienne.

VICTOR : Mais qu'est ce que tu crois ?

MADO : Tu as essayé de la rejoindre. C'est ça ? Et après, qu'est ce qui s'est passé ?

VICTOR : Mais tu es folle ! Tu crois peut être que je l'ai enlevée ? Que je l'ai tuée tant que tu y es ?

MADO : Non, c'est sûr. Tu es mon homme, je te connais quand même. Tu es un peu brut de décoffrage, c'est sûr, mais tu n'es pas méchant !

VICTOR : Ah ! Quand même !

MADO : Pourtant, j'ai retourné le truc dans tous les sens, dans ma tête. Et à part un enlèvement, je ne vois pas comment elle a pu disparaître, quasiment sous nos yeux.

VICTOR : La fenêtre était ouverte : elle a sauté !

MADO : Mais non, je n'y crois pas : ce n'est pas le genre de femme à sauter d'une fenêtre ! Bien trop chochette, je te dis ! Même avec une échelle, elle n'a pas eu le cran...

Scène 2 (Tine, Victor, Mado)

(Arrive la maire, coté jardin)

TINE : Bonjour Mado, bonjour Victor, je suis venue vous prévenir : les gendarmes ont embarqué votre fille.

MADO : Quoi ? Mais pourquoi ?

VICTOR : Qu'est ce qui s'est passé, qu'est ce qu'elle a fait ?

TINE : Ils sont montés au Prat Naout : ils voulaient interroger encore tout le monde sur la disparition de la parisienne. Mais votre fille, elle, elle s'est enfuie et ils ont été obligés de la courser !!!

MADO : Non, c'n'est pas vrai !

TINE : Si. Ah si vous aviez vu ça ! Il y en a un : il a voulu la plaquer aux jambes. Mais elle lui a filé entre les doigts comme une anguille, la coquinette ! Et il s'est retrouvé comme un con, le nez dans une bouse, le type ! On était tous morts de rire.

VICTOR : Ça, c'est ma fille ! Mort aux vaches, parbleu !

MADO : Victor, je t'en prie, ce n'est pas drôle. Blandine va avoir des ennuis, c'est complètement idiot de sa part.

VICTOR : Oh si on ne peut plus rigoler !

TINE : Sans compter que, maintenant « refus d'obtempérer » ils sortent le flingue, direct !

MADO : Mais non, ce n'est pas Chicago ici ! Alors, ils l'ont attrapée ? Ou elle court encore ?

VICTOR : Si elle a eu le temps de se cacher, ils ne sont pas près de la trouver la petite. C'est l'as de la cachette !

TINE : L'as de la gâchette ?

VICTOR : Non la cachette ! Elle a toujours aimé ça, se planquer, la gamine !

TINE : Oh ! Ils ont eu du mal à la coincer ! Mais ils ont fini par l'avoir.

VICTOR : Morbleu !

TINE : Seulement après, elle s'est débattue comme un beau diable ! Une véritable furie ! Les griffes, les dents, les pieds, elle leur a tout fait : la totale !

MADO : Mon Dieu !

TINE : Ah ! Le moins que l'on puisse dire, c'est qu'ils n'ont pas apprécié...Il était fumasse le capitaine !...Alors ils l'ont embarquée, manu militari.

MADO : Mais ils n'ont pas le droit ! Ils auraient du nous prévenir !

TINE : Ben elle est majeure maintenant ? Non ?

MADO : Oui, mais seulement depuis deux mois. C'est encore une gamine.

TINE : Vu le grabuge qu'elle leur a fait. A mon avis, ils vont la garder quelques temps. Et après, elle va sûrement écoper d'une inculpation pour outrage et violence sur personne dépositaire de l'autorité etc...etc...

MADO : Ma fille n'est pas violente ! Elle est juste hypersensible ! Il ne faut pas la brusquer. C'est tout. Emmène-moi, Tine, je dois la voir. Il n'y a que moi qui sais la calmer quand elle est comme cela.

TINE : Ce n'est pas certain qu'ils te laissent la voir. Je te l'ai dit, ils sont très remontés contre elle ! Mais bon...Je vais voir si je peux leur parler.

MADO : Merci Tine, on y va. Toi, je suis sûre qu'ils t'écouteront.

(Tine et Mado sortent)

Scène 3 (Victor, Paul Henri)

VICTOR : Ah ! Cette gamine ! Quel caractère ! C'est bien la fille de son père ! Mais tout de même, je ne comprends pas. Pourquoi est ce qu'elle a voulu s'enfuir ? Elle n'a pourtant rien à se reprocher ?

L'écologie...elle n'a que cela à la bouche...comme si on y pouvait quelque chose, nous autres, à la montagne ! On ne va tout de même pas revenir à la charrette à bœuf ! Bon, installer des panneaux solaires sur sa grange : ça d'accord, je suis pour : ça peut faire des économies...Faut voir...Mais c'est

pas ça qui va sauver la planète ! Non, c'est l'industrie qui pollue, avec le pétrole, pas nous ! Quoique, c'est vrai que quand on voit comment certains élèvent les vaches ! Des troupeaux énormes ! Jusqu'à mille têtes, il paraît ! Ils sont fous ! Et toujours enfermées, les pauvres bêtes ! Elles ne voient jamais un carré d'herbes ! C'est pas humain ça, quand même ! Et quand on sait avec quoi ils les nourrissent !! Pas étonnant que leurs pets dézinguent l'ozone ! Moi mes bêtes, j'en prends soin. Elles vivent comme moi : avec les saisons. Elles mangent ce que mes prés leurs donnent ! De l'herbe l'été, l'hiver, du foin et...

(Entrée de Paul Henri)

PAUL HENRI : Monsieur Turquin, bonjour. Je vous dérange ?

VICTOR : Non non entrez, mais vous pouvez m'appeler Victor. Je vous sers un café, Henri Pierre ?

PAUL HENRI : Moi c'est Paul Henri. Merci.

VICTOR : De rien.

PAUL HENRI : Non, merci pour le café... J'en veux bien un...de café.

VICTOR : *(lui sert un café)* Alors, toujours rien sur votre femme, à ce qu'il paraît ?

PAUL HENRI : Non, les gendarmes n'avancent pas et l'enquête piétine. Alors je voulais savoir si, vous, qui connaissez tout le monde ici, vous n'avez pas eu vent de quelque chose.

VICTOR : Oh du vent, il y en a toujours pas mal, par ici. Et, bien sûr, ça souffle d'une oreille à l'autre. Et forcément, à la fin, ça finit par faire quelques fuites.

PAUL HENRI : Et alors, qu'est ce qu'il se dit ?

VICTOR : Ben, vous n'allez pas aimer... Y en a qui disent qu'elle s'est fait la belle avec son amant...

PAUL HENRI : C'est stupide. Elle ne ferait jamais cela, surtout ici !

VICTOR : Ben quoi ? Vous ne seriez pas le premier mari cocu sur terre ! Et faut pas croire, mais les hommes rustres de la montagne, ça peut avoir un certain charme : surtout auprès d'une citadine qui n'a jamais vu un loup, un vrai !

PAUL HENRI : N'importe quoi ! Ça vous amuse de me provoquer hein ?

VICTOR : Vous n'avez qu'à pas prendre vos grands airs, vous aussi, avec votre grosse caisse de luxe qui pollue toute la planète !

PAUL HENRI : Pas plus que vos engrais et vos pesticides !

VICTOR : Ici on est à la montagne : on n'a pas besoin de toute cette merde.

PAUL HENRI : Et le pet de vos vaches, il ne pollue pas peut être ?

VICTOR : *(se lève en colère)* Vous savez ce qu'elles vous disent mes vaches ?

PAUL HENRI : C'est bon, c'est bon. Je ne suis pas venu chercher la bagarre. Je suis venu vous demander de l'aide. S'il vous plait. Qu'est ce que vous pouvez me dire.

VICTOR : Faut voir... Ce que je peux vous dire, c'est qu'il se chuchote, que vous ne seriez pas venus ici tout à fait par hasard, avec votre femme. Je me trompe ?

PAUL HENRI : Qu'est ce que vous entendez par là ?

VICTOR : Et bien, il se dit, que vous avez des projets pas très bienveillants pour les habitants du village et que certains ont peut être décidé de ne pas se laisser faire...

PAUL HENRI : Nous avons, en effet, un projet qui est à l'étude et que je venais discuter avec votre maire. Mais nos intentions sont tout à fait louables et ce grand projet, croyez moi, sera absolument en adéquation avec l'intérêt du développement économique de votre commune et par là même de ses habitantes et de ses habitants. Je peux vous l'assurer.

VICTOR : Faut voir, ça se discute ! Peut être que tout le monde n'est pas d'accord.

PAUL HENRI : Mais vous ne pensez tout de même pas que cela peut avoir un lien avec la disparition de ma femme ?

VICTOR : Je n'en sais rien. Faut voir, j'ai dit ...

Scène 4 (Victor, Paul Henri, Lucie)

(Entrée de et Lucie)

LUCIE : Salut Victor, bonjour Monsieur, je voulais te prévenir qu'ils ont arrêté Blandine et que cela ne s'est pas bien passé et ...

VICTOR : Oui, je sais. Tine nous a raconté et d'après elle, avec le grabuge qu'elle leur a fait, ils ne sont pas près de la relâcher.

LUCIE : Oui, nous n'avons pas compris pourquoi elle s'est échappée comme cela. Ils voulaient juste savoir si on n'avait rien vu de suspect, depuis l'autre soir.

VICTOR : Elle n'aime pas qu'on lui pose des questions...

LUCIE : Je pense qu'elle a simplement eu peur qu'ils nous demandent de les suivre à la gendarmerie...

PAUL HENRI : C'est suspect comme comportement. Cette petite sauvageonne m'a paru bien exaltée, l'autre jour. Elle a sûrement quelque chose à se reprocher !

VICTOR : Hé, c'est de ma fille que vous parlez là !

PAUL HENRI : Elle me semble avoir des idées bien arrêtées. En particulier sur l'écologie. Elle ne ferait pas partie d'un groupe d'éco-terroristes, des fois ?

VICTOR : Non mais vous êtes malade, vous ! Attention à ce que vous dites, hein. Je vais vous casser la gueule moi !

PAUL HENRI : Ah oui et bien allez-y, je n'attends que cela !

LUCIE (*s'interpose*) : Non, Victor arrête, ne fais pas ça !

VICTOR : Il vient chez moi, il insulte ma fille ! Je vais lui faire la peau ! Il ne me connaît pas lui !

LUCIE : Calme-toi, Victor. Ça n'arrangera rien, au contraire !

PAUL HENRI : Vous ne me faites pas peur ! Pauvre bouseux !

VICTOR : Quoi ? C'est moi que vous traitez de bouseux ? Macarel ! (*Victor sort furieux*)

PAUL HENRI : (*lui crie*) Je veux savoir ce qui est arrivé à ma femme !

(*Victor revient avec un fusil*)

VICTOR : Je vais te faire voir ce qu'il te dit, le bouseux !

LUCIE : Non, Victor, ne fais pas ça !

VICTOR : Fais ta prière, le parisien, tu ne la reverras jamais, ta capitale !

PAUL HENRI : Non non ! Je retire ce que j'ai dit, pardon, ne tirez pas !

LUCIE : Arrête Victor. Tu n'es pas un assassin ! Tu ne vas pas gâcher la vie de toute ta famille pour lui.

VICTOR : Il a cherché ! Il l'aura voulu !

LUCIE : Il est dans la peine, il dit n'importe quoi parce qu'il est anxieux pour sa femme, c'est tout. Tu peux comprendre ça ? Non ?

VICTOR : Ça ne te donne pas le droit de m'insulter, mauviette va !

PAUL HENRI : Je suis désolé, je ne sais plus où j'en suis. Je ne voulais pas dire cela. Je m'excuse, je voulais juste que quelqu'un m'aide.

LUCIE : Tu vois, Victor, il s'excuse. Allez, pense à ta fille, ça ne va pas l'aider, si tu fais une bêtise.

VICTOR : (*baisse le fusil*) Bon je vais voir les bêtes, ça va me calmer. Mais garde-moi le à l'œil, celui là. Je reviens dans 5 mn : je veux savoir ce qu'il manigance. Je veux en avoir le cœur net.

PAUL HENRI : Pas de problème, je vous attends. Moi aussi j'ai besoin d'une explication.

Scène 5 (Paul Henri, , Lucie)

(*Victor sort avec le fusil*)

LUCIE : Et bien, vous l'avez échappé belle ! Je ne l'avais jamais vu comme ça. Le traiter de bouseux ! Non mais, d'où vous sortez, vous ? Qu'est ce qui vous a pris ?

PAUL HENRI : Je ne sais pas...Je suis désolé (*s'effondre*) Ah ! Je suis foutu...Je suis pris à la gorge. Je ne sais plus vers qui me tourner. Ils vont la tuer, vous comprenez, ils vont nous tuer tous les 2.

LUCIE : Vous tuer, mais qui ?

PAUL HENRI : Rien rien ... Non personne...Je dis n'importe quoi. Je ne sais pas...

LUCIE : Bon, ça suffit maintenant ! Vous en avez trop dit ou pas assez. Il faut tout me dire maintenant.

PAUL HENRI : Mais je ne peux pas ! Et puis, je ne suis sûr de rien. Sauf que d'une manière ou d'une autre : je suis foutu. Et ma femme sans doute en premier ! Et si je vous parle, vous aussi en plus !

LUCIE : Prenons les choses dans l'ordre. Tout le monde a compris que vous n'êtes pas venu ici par hasard. Vous êtes venu ici pour quoi ?

PAUL HENRI : Pour proposer un grand projet à votre maire.

LUCIE : Hou ! Je n'aime pas ça ! Ça commence mal. Quel genre de projet ? Un projet immobilier ?

PAUL HENRI : Je ne peux rien vous dire pour le moment.

LUCIE : Vous voulez que je rappelle Victor ? Je sens qu'il ne va pas aimer lui non plus.

PAUL HENRI : Non, non c'est bon. S'il vous plait.

LUCIE : Alors vous me dites tout, et moi, je lui fais passer le message tranquillement, en douceur, comme il faut. Sinon...

PAUL HENRI : Je ne peux rien vous dire.

LUCIE : De toute façon, on finira bien par le savoir. Et ici, les gens sont comme Victor, ce ne sont pas des adeptes de la zen attitude. Ils ont le fusil de chasse facile et toujours à portée de main ! Et puis, promis, après, on vous aide à retrouver votre femme !

PAUL HENRI : Ok. De toute façon, foutu pour foutu. Je n'ai plus le choix.

LUCIE : Voilà. Il faut nous faire confiance.

PAUL HENRI : Je suis venu ici pour monter avec votre maire, un projet pour un immense complexe touristique : Golf, hôtel, base de loisir, bungalows, parc aquatique : la Royale, cela va s'appeler.

LUCIE : Quoi, ici ? Mais c'est encore plus paumé que Trifouilli les oies ? Et puis, la civilisation du tout loisir, c'est terminé : il faut revenir à l'essentiel. Produire pour se nourrir, proprement.

PAUL HENRI : Détrompez-vous : le tourisme c'est l'avenir !

LUCIE : De toute façon, ça ne marchera jamais votre truc. Et puis personne ne voudra vous vendre les terres.

PAUL HENRI : Oh que si ! Ils finissent toujours par vendre !

LUCIE : Vous pouvez toujours essayer : mais avec moi, aucune chance. Cela fait trois ans que je me bats pour rendre viable mon élevage de chèvres et pour faire mes fromages bio. J'ai tout lâché pour venir vivre ici, en total accord avec la nature et pour produire de la nourriture saine et savoureuse. Il n'est pas né celui qui me fera renoncer !

PAUL HENRI : Nous verrons bien.

LUCIE : C'est tout vu. Je suis heureuse ici, vous comprenez ? Et cela, ça n'a pas de prix.

PAUL HENRI : Mais vous ne connaissez pas les méthodes de mes commanditaires ! Ils sont capables de tout, pour arriver à leurs fins.

LUCIE : De tout ? Attendez...Même d'enlever votre femme, c'est cela ?

PAUL HENRI : C'est ce que je crains.

LUCIE : Mais pourquoi votre femme ? Je ne comprends pas. Elle n'était pas d'accord avec vous ?

PAUL HENRI : Mais non ! Elle n'y est pour rien. Mais moi, j'ai déjà échoué...lamentablement. Ailleurs, dans une autre région. Le projet était bien parti, ça avançait comme on voulait. Mais soudain, tout a tourné de travers ...

LUCIE : Ah vous voyez : Il y en a qui ne cèdent pas à vos manigances.

PAUL HENRI : C'est parce que les écologistes s'en sont mêlés. Ils ont monté une ZAD de plusieurs centaines de personnes qui sont venus s'installer sur les terres qu'on devait acheter. La police, les journalistes sont arrivés en force et cela a fait beaucoup trop de bruit pour mes commanditaires : ils ont fini par me dire de tout lâcher. Ils n'aiment pas ça, le bruit. Ils veulent rester discrets.

LUCIE : Ah oui ? Et bien, s'il ne tient qu'à cela, je vais appeler quelques copains et on va activer les réseaux ! S'il ne tient qu'à faire venir quelques centaines de personnes, pas de soucis ! C'est comme si c'était fait.

PAUL HENRI : Ah ! Non...

LUCIE : On va s'éclater ! Ça va chauffer !

LUCIE (*scande en tapant sur la table puis finit par prendre une casserole et taper en faisant le tour de la table, façon indiens, sous les yeux ahuris de PH*): La montagne aux paysans !!! La montagne aux paysans !!! Hou !!!! Hou !!!! (-
Vous pouvez sonoriser en rajoutant un bruitage de manif-)

PAUL HENRI : Arrêtez ! Vous ne vous rendez pas compte !

LUCIE : (*provoque PH*) On n'est pas des bouseux ! On n'est pas des bouseux !

PAUL HENRI : Arrêtez, je vous en prie ! Non !

LUCIE : (*Chante*) Ah ça ira ! Ah ça ira ! Ah ça ira ! Tous les promoteurs, hors de nos terres !

PAUL HENRI : Taisez-vous : je n'ai vraiment pas envie de rire !

LUCIE : (*Chante*) Ah ça ira ! Ah ça ira ! Ah ça ira ! Les mafieux véreux on n'en veut pas !

PAUL HENRI : Pauvre folle ! Vous ne savez pas de quoi ils sont capables.

LUCIE : Ce ne sont pas les mots d'ordre qui manquent ! On ne va pas se laisser faire !

PAUL HENRI : Vous ne vous rendez pas compte ! Cette fois-ci, ils sont prêts à tout ! A tout, je vous dis ! Vous n'avez pas encore compris ? La disparition de ma femme, c'est un avertissement ! J'en suis certain maintenant. Si j'échoue encore une fois : ils la tuent ! Elle d'abord et moi après.

LUCIE : C'est une blague ! Personne ne ferait cela ! Ne vous laissez pas impressionner, je suis sûre qu'ils bluffent. Il ne faut pas céder à leur chantage.

PAUL HENRI : (*sombre*) Hélas ! Je les ai vus à l'œuvre. Je sais de quoi ils sont capables. Vous n'imaginez pas...

LUCIE : A ce point ? Vous êtes fait comme un rat, alors ?

PAUL HENRI : C'est ce que je me tue, à vous dire !

LUCIE : Mais c'est qui, vos commanditaires ?

PAUL HENRI : Si je le savais...Mais je n'ai affaire qu'à des intermédiaires. Tout ce que je sais c'est que le donneur d'ordre est russe. Il y a de gros, de très gros investisseurs : le projet démarre à 200 millions d'euros !

LUCIE : 200 millions d'euros ! Ah oui, quand même ! Tout cela pour une base de loisir ? C'est de la folie furieuse !

PAUL HENRI : Vous comprenez bien qu'ils sont prêts à tout, pour ne pas renoncer à cet argent. Je n'ai pas le droit à l'erreur ce coup-ci.

LUCIE : Franchement, ils n'ont pas trouvé mieux à faire, avec leur pognon ? Une base de loisir ! C'est débile. Sacrifier nos ressources, nos paysages...

PAUL HENRI : Bof !

LUCIE : Nos réserves en eau aussi. Il paraît que cela demande beaucoup d'eau, un golf, pour que l'herbe reste bien verte en été.

PAUL HENRI : Ça ils s'en foutent !

LUCIE : Tout ça pour 4 pelés et un tondu qui vont venir faire joujou, 2 mois par an ! Et nos troupeaux alors, où on va les faire paître ?

PAUL HENRI : Croyez-moi, vos troupeaux, c'est le cadet de nos soucis. Nous ce qu'on veut c'est du luxe, du grand luxe, pour appâter les devises. Par contre, vous n'aurez peut être plus de bergers, mais vous aurez des emplois, beaucoup d'emplois, dans toutes sortes de service.

LUCIE : Ah oui ? Faire la boniche pour des richards et leurs poules de luxe ? Non merci, très peu pour moi. Nous, on a déjà choisi : la liberté !

PAUL HENRI : Mais attention : nous nous engageons à faire du tourisme vert ! Panneau solaire, piscine naturelle avec bassin de décantation végétal, bassine de réserve d'eau de pluie pour l'arrosage du golf etc etc...

LUCIE : N'importe quoi !

PAUL HENRI : Vous verrez qu'entre la période de travaux et l'accueil des touristes, votre petit commerce de fromage de chèvre va devenir on ne peut plus florissant. Avec une bonne campagne publicitaire à la clef, vous pourrez même développer votre production et vous lancer dans l'exportation !... Regardez la mozzarella ! Quelle réussite incroyable !

LUCIE : Non mais c'est du délire ! Ce que vous dites est à l'exact opposé de tout ce que l'on veut faire ici !

PAUL HENRI : Vous savez la transition énergétique ne se fera pas sans investissements rentables !

LUCIE : Mais d'abord, tout cet argent : il vient d'où ?

PAUL HENRI : Principalement de spéculateurs qui cherchent des investissements pour capitaliser leurs échanges.

LUCIE : Je m'en doutais ! La mafia ! Le blanchiment d'argent ! Les oligarques ! Toujours les mêmes.

PAUL HENRI : (*peu convaincu*) Mais non voyons ce sont simplement des fonds de pensions !

LUCIE : C'est ça, oui...Mais comment avez-vous pu les convaincre d'entrer dans un projet foireux pareil ?

PAUL HENRI : Cela c'est un métier, Madame ! C'est la base de mes compétences !

LUCIE : Et puis, ils ont du vous faire miroiter un sacré pactole. Pas vrai ? Vous avez voulu en croquer, vous aussi !

PAUL HENRI : (*se lève d'un bond*) Chut ! Taisez-vous, j'ai entendu un bruit ! Quelqu'un nous écoute.

LUCIE : Vous êtes sûr ??? Ils nous espionnent ?

PAUL HENRI : Ils sont partout ! Ils ont du nous entendre ! (*il regarde par la fenêtre*) Là, là ! Y a quelqu'un ! Il est armé ! Il a un revolver !

LUCIE : Eloignez vous de la fenêtre !

PAUL HENRI : Baissez vous ! Planquez-vous ! Ils vont nous tirer dessus.

Scène 6 (Paul Henri, , Lucie)

(A partir de là, scène de panique : tous les 2 courent dans tous les sens et s'entrechoquent pour chercher une cachette (sous la table, dans les placards, la comtoise etc... suivant vos éléments de décor). Vous pouvez soit la jouer en accéléré façon film muet, soit au contraire au ralenti avec effets lumineux (stroboscope ou autre) musique « Hitchcockienne ». A vous de voir. Le dialogue reprendra en tout ou partie quand la séquence arrivera à son paroxysme).

PAUL HENRI : Lucie, planquez vous, le placard !

LUCIE : Il est plein, le placard, je n'arrive pas à rentrer.

PAUL HENRI : Allez dans la poubelle alors.

LUCIE : Ça va pas non ? La poubelle !

PAUL HENRI : Eh bien videz là !

LUCIE : Ah oui et je la vide où ? Vous croyez que ça ne va pas se voir ?

PAUL HENRI : Chut ! Mais taisez-vous ! Taisez-vous ! Chut !

LUCIE : Oh mon Dieu ! Je les ai entendus, ils arrivent !!!!

PAUL HENRI : Restez tranquille, ne bougez plus !

LUCIE : Non ! Je ne veux pas mourir !

PAUL HENRI : Calmez-vous, respirez !

LUCIE : A trois, Je fonce vers l'escalier !

PAUL HENRI : Attention !

LUCIE : 1, 2,3 !

(Elle se précipite coté cour vers l'escalier et tombe nez à nez avec Blandine qui rentre).

Scène 7 (Blandine, Lucie, Paul Henri)

LUCIE, BLANDINE : Ha !!!

LUCIE : *(se plaque contre le mur)* Blandine ! Planque-toi, vite, on est attaqué par des tueurs !

BLANDINE : Des tueurs ? Ils ne sont quand même pas si dangereux !

LUCIE : Mais si, ils veulent nous descendre !

BLANDINE : Vous descendre ? Mais pourquoi ?

LUCIE : Ce serait trop long à t'expliquer. On les a vus, ils sont armés !

BLANDINE : Ben oui, mais quoi ?

LUCIE : Planque-toi, je te dis.

BLANDINE : Moi, ils ne me font pas peur !

LUCIE : Quoi ? Mais si. Ils veulent nous tuer je te dis !

BLANDINE : Les gendarmes ???

PAUL HENRI : Mais ce ne sont pas des gendarmes, ce sont des tueurs !

BLANDINE : Ah bon, c'est des faux ?

LUCIE : Mais non, ce sont des vrais !

BLANDINE : Vous délirez ! Je les reconnais ce sont les gendarmes. Ils me cherchent, mais ils ne veulent pas me tuer quand même !

LUCIE : Les gendarmes ? De...de la gendarmerie ? Tu es sûre ?

BLANDINE : Ben oui ! Les gendarmes ! Les flics quoi !

LUCIE : Oh bon sang je n'ai jamais eu aussi peur de ma vie ! (*soulagée*)

PAUL HENRI : Les gendarmes sont là ?

BLANDINE : Ben oui, ils commencent à cerner la maison.

PAUL HENRI : Et les truands alors, ils sont partis ?

LUCIE : Oh Punaise ! On s'est fait la trouille de notre vie, pour rien ! C'était les flics, les gendarmes, pas les tueurs.

BLANDINE : Ils me cherchent je vous dis : Je me suis échappée !

LUCIE : Echappée ? Encore ! Mais comment tu as fait ?

BLANDINE : Je me suis débrouillée, c'est tout.

LUCIE : Mais comment ?

BLANDINE : Je leur ai dit que je savais où elle était, la parisienne et quand on a été dans les bois, j'ai sauté dans le ravin : ils n'ont pas pu me suivre.

LUCIE : Mais ils vont venir te chercher ici, direct.

BLANDINE : Je sais. Ils sont déjà là, en train de demander à mon père s'il ne m'a pas vue.

PAUL HENRI : Ils vous cherchent ?

BLANDINE : Mais oui ! Mais qu'est ce que vous foutez sous la table, vous ?

PAUL HENRI : (*Il sort de sous la table*) Vous êtes sûre, c'est bien les gendarmes ?

BLANDINE : Ils vont venir. Dites leur bien que vous ne m'avez pas vu ici. D'accord ? Ou alors que vous m'avez vu partir vers le Prat Naout : il ne faut pas qu'ils fouillent la maison !

PAUL HENRI : Ah bon et pourquoi cela ? Est-ce que vous auriez quelque chose à cacher, jeune fille ?

BLANDINE : Peut être, mais ce n'est pas ce que vous croyez...

PAUL HENRI : Ce n'est pas clair comme réponse. Qu'est ce que vous nous cachez ? Répondez-moi ! Vous savez où est ma femme ? Parlez ou je les appelle, les gendarmes.

BLANDINE : Ce n'est pas votre intérêt, croyez moi ! Je ne peux rien vous dire pour le moment, il faut me faire confiance. Lucie ?

LUCIE : Blandine, je sais bien que tu n'as rien fait de mal. Explique-moi ce qui se passe. Pourquoi tu t'es enfuie ?

BLANDINE : On n'a pas le temps et pour l'instant cela vaut mieux. Je vous demande juste de détourner leur attention. Je vous en prie, vite, ils arrivent.

LUCIE : Ok. Je t'ai promis une revanche, après ce que tu as fait pour moi. Nous allons te couvrir. Bon, (*à PH*) on l'a vu sortir de la maison et elle est partie en courant vers le Prat Naout. C'est compris, Paul Henri ?

PAUL HENRI : Faux témoignage, rien que ça !

LUCIE : Si vous voulez qu'on vous aide, c'est le moment de choisir votre camp. Alors ?

PAUL HENRI : Bon d'accord, je n'ai plus le choix. Mais on s'expliquera plus tard n'est ce pas, Blandine ?

BLANDINE : C'est ça, plus tard ! Promis.

PAUL HENRI : Allons-y. Mais soyons persuasifs ! Lucie, vous ne savez pas mentir, il vaut mieux que vous me laissiez parler.

LUCIE : Ah bon parce que vous, vous savez !

BLANDINE : Dépêchez vous, ils arrivent.

LUCIE : On y va ! (*ils sortent tous les 2 coté jardin*)

Scène 8 (Blandine, Anémone)

(Blandine chuchote en direction du côté cour)

BLANDINE : Anémone, venez ! Vous pouvez descendre. La voie est libre.
(Anémone apparaît décoiffée, les vêtements débraillés, elle s'affale sur une chaise)

ANEMONE : Ah mon dieu ! Enfin... J'ai cru qu'on n'y arriverait jamais !

BLANDINE : Profitez-en pour boire et manger. Nous n'allons pas rester longtemps.

ANEMONE : Oh oui, je meurs de soif. *(Blandine lui sert un verre d'eau)* Je n'ai jamais autant couru de ma vie ! Regardez dans quel état je suis ! Il faut absolument que je prenne une douche ! Ces salauds ne m'ont même pas laissé me laver le visage !

BLANDINE : Mais vous rêvez ou quoi ? On n'a pas le temps de trainer ici. Les gendarmes sont juste là, dehors.

ANEMONE : Oh et bien tant pis ! J'en ai assez de courir. Qu'ils me trouvent et toute cette histoire sera finie. Je n'en peux plus moi ! Je veux rentrer chez moi ! Me faire couler un bon bain. Je ne survivrai pas un jour de plus sans cela !

BLANDINE : Vous rigolez ?

ANEMONE : Non, je veux rentrer à Paris ! J'étouffe ici, c'est trop affreux, je n'ai jamais rien vécu de pareil à Paris !

BLANDINE : Comme vous voulez. Mais ce n'est pas ce que vous m'avez dit tout à l'heure. J'ai quand même pris des risques pour vous ramener ici en douce.

ANEMONE : Oui, c'est vrai, vous m'avez sauvé la vie. Je dois vous dire encore merci. Vous êtes vraiment très courageuse, pour une gamine de votre âge !

BLANDINE : Je ne suis pas une gamine !

ANEMONE : Pardon. Sans vous, je ne serais jamais arrivée à m'échapper de leurs griffes, à ces affreux truands. Mais comment avez-vous fait pour savoir où ils m'avaient enfermée ?

BLANDINE : Ça, c'est mon secret. Rien de ce qui se passe dans la forêt ne peut m'échapper.

ANEMONE : Vous avez placé des caméras de surveillance ou quoi ?

BLANDINE : Ben oui, comment avez vous deviné ? En fait, ce sont des pièges photographiques pour compter et observer la faune sauvage. Ils détectent tous les passages, même la nuit, et j'envoie mes observations à un institut de recherche sur la bio diversité.

ANEMONE : La bio diversité ?! Quelle idée ! Vous êtes une jeune fille bien surprenante !

BLANDINE : Les animaux, c'est ma passion. Je suis même arrivée à me faire adopter par une famille de renards ! Pourtant, c'est craintif les renards.

ANEMONE : Des renards ! Quelle horreur ! Mais ça sent, les renards, Non ?

BLANDINE : N'importe quoi ! Ça ne pue pas plus que vous, avec votre parfum chimique !

ANEMONE : Vous y allez un peu fort fort. Mon parfum ! Au prix où il coûte !

BLANDINE : Ouais, je parie que c'est « cocotte de Chamelle » !

ANEMONE : Et vous trouvez ça drôle ?

BLANDINE : Oui bon. En tout cas, je vous préviens : si vous osez me dire que les renards sont des nuisibles, je ne sais pas ce que je vous fais ! Les renards se nourrissent principalement d'insectes et de petits rongeurs qui dévastent nos cultures. D'accord ?

ANEMONE : Oh moi, vous savez, les renards...à part pour les cols de fourrure... !

BLANDINE : *(saisit une casserole)* Taisez-vous ou je vous assomme ! Les renards sont des animaux plus utiles que nous, les humains. Nous, nous ne savons que tuer et détruire !

ANEMONE : Calmez-vous ! Calmez-vous ! Et commencez par baisser cette casserole ! Et vous vous dites non-violente ?

BLANDINE : *(baisse la casserole)* Mais vous êtes tellement ! Mais tellement...Exaspérante...

ANEMONE : Désolée, je ne voulais pas vous blesser. Je comprends bien que c'est un sujet sensible pour vous. J'ai été idiote.

BLANDINE : Ben oui, pas qu'un peu ! Alors, qu'est ce qu'on fait : gendarmes ou pas gendarmes ?

ANEMONE : Oh j'hésite...C'est ennuyeux...Non, pas les gendarmes, ce n'est pas possible : j'ai trop peur que mon mari ait trempé dans quelques affreuses magouilles mafieuses. Je n'ai pas envie qu'il se retrouve en prison et, peut être, moi avec.

BLANDINE : Ouais, je me demande bien pourquoi j'ai décidé de vous aider ? Alors qu'en fait, vous faites partie de mes pires ennemis ! Vous voulez détruire notre montagne !

ANEMONE : Mais non : il ne s'agit pas de détruire mais de construire au contraire.

BLANDINE : C'est ça, oui. Pour encore tout bétonner et provoquer encore plus de catastrophes, comme l'autre jour...

ANEMONE : Mais enfin, cela va développer votre village et créer de nombreux emplois !

BLANDINE : Ah oui ? Et pourquoi ces truands sont impliqués alors ? Ils vous ont quand même kidnappée pour faire chanter votre mari. C'est bien qu'il y a un truc louche là-dessous !

ANEMONE : Ce n'est pas faux : je n'y comprends rien.

BLANDINE : Et bien moi, j'ai compris : c'est de la spéculation et du blanchiment d'argent sale ! Ils n'en ont rien à foutre du développement de la montagne.

ANEMONE : Je dois bien reconnaître que vous n'avez sans doute pas tort.

BLANDINE : Bien sûr que j'ai raison. Alors vous savez quoi ? Débrouillez vous toute seule. Moi, j'ai d'autres chats à fouetter. Enfin non...Façon de parler.

ANEMONE : Non attendez ! Je vous en supplie, croyez moi. Paul Henri s'est retrouvé impliqué dans ce trafic, contre son gré. Il s'est laissé embarquer de bonne foi, il y croyait à ce projet. Mais après, il s'est trouvé pris dans l'engrenage et il a du faire ce qu'on exigeait de lui.

BLANDINE : Corruption, chantage, intimidation, c'est cela ?

ANEMONE : Sans doute, mais il n'avait pas le choix. Alors je vous en prie, les gendarmes, ce n'est plus possible.

BLANDINE : Mais qu'est ce qui me dit, que si je vous aide, il renoncera à son sale boulot.

ANEMONE : Il faut trouver le moyen de se débarrasser de ces truands et après, je vous jure qu'il a retenu la leçon. Ce n'est pas un si mauvais homme. Si vous m'aidez, je saurai le convaincre de renoncer à ce projet.

BLANDINE : Non, je n'y crois pas. J'ai eu tort de vous sortir de là, vous ne le méritez pas.

ANEMONE : Blandine, réfléchissez : déjouer les plans de ces truands c'est le seul moyen de se débarrasser d'eux et de leurs projets par la même occasion.

BLANDINE : Ok, je veux bien vous croire. Mais cela fait 2 ennemis : les gendarmes et les truands. Alors il va falloir vraiment bien vous planquer et la jouer serrée.

ANEMONE : Vous avez raison, ce n'est sans doute pas réalisable : On est foutu. Entre la peste et le choléra...

BLANDINE : Vous avez de la chance, je sais où vous planquer.

ANEMONE : Vous connaissez quelqu'un qui pourrait m'héberger, sans trop poser de question ?

BLANDINE : Oui j'ai quelques copines qui habitent une grotte. Elles sont très, très discrètes.

ANEMONE : Une grotte aménagée ? Ah oui, j'en ai déjà vu sur le magazine « Ma maison, ma déco » c'est très tendance en ce moment. Comment cela s'appelle déjà, des maisons troglodytes ? Non ?

BLANDINE : Troglodytes. Mais là, je vous parle d'une vraie grotte. Pas vraiment aménagée.

ANEMONE : Une vraie grotte ? Mais comment cela ?

BLANDINE : Ben oui, une grotte ! Dans la forêt !

ANEMONE : Une gr gro grotte !!! Dans dans la f fo forêt !

BLANDINE : Ben oui, une grotte dans la forêt ! Pas dans un immeuble ! Et croyez-moi, je suis la seule à la connaître ! Personne ne viendra vous y chercher.

ANEMONE : Mais vous n'y pensez pas ! Moi, dans une grotte ! Mais c'est impossible enfin, Blandine ! Je ne resterai jamais dans une grotte ! Seule en plus.

BLANDINE : Seule, pas vraiment, il y a mes copines !

ANEMONE : Vos copines ? Des ados comme vous ? Et elles tiendront leur langue ?

BLANDINE : Pour ça pas de problème : à part pousser de petits cris, elles ne parlent pas.

ANEMONE : Elles sont muettes ?

BLANDINE : On peut dire ça oui. Et puis, la nuit elles sortent, vous serez tranquille et le jour, elles seront très discrètes, elles roupillent !

ANEMONE : Elles sont louches les jeunes filles par chez vous ! Ah, j'ai compris ! C'est un squat de drogués !

BLANDINE : Mais non ! Qu'est ce que vous allez imaginer ? Mes copines ce sont les chauves-souris de la grotte, enfin !

ANEMONE : Oh mon dieu quelle horreur ! Vous n'y pensez pas ! Je préfère la prison ! Oui oui je préfère la prison ! Tant pis.

BLANDINE : Bon, sinon il y a le grenier, mais c'est beaucoup moins sûr !

ANEMONE : Oh oui le grenier, c'est mieux ! Enfin, s'il n'y a pas d'araignée, je déteste les araignées !

BLANDINE : Et puis quoi encore ? Si c'est une suite dans un hôtel 4 étoiles que vous voulez. Désolée, mais là, je ne peux plus rien pour vous. Perso, je n'en connais pas. Chut ! Taisez-vous ! Quelqu'un arrive. Montez tout en haut de l'escalier, je vous rejoins.

(Anémone sort, coté cour)

Scène 9 (Mado, Blandine, Anémone)

(Entrée de Mado coté jardin)

MADO : Blandine ! Mais qu'est ce que tu fais là ?

BLANDINE : Je vais t'expliquer Maman, mais là, on n'a pas le temps.

MADO : Où étais tu passée ? Tout le monde te cherche partout !

BLANDINE : Je vais tout t'expliquer, mais là, il faut que je parte.

MADO : Tu ne vas nulle part. *(on entend un cri dans les coulisses)* Qu'est ce que c'est ? J'ai entendu un bruit là haut !

BLANDINE : C'est rien Maman, c'est Mistigri ! Il chasse les souris sans doute.

MADO : Je t'ai déjà dit que je ne voulais pas du chat dans la maison !

BLANDINE : Il chasse les souris. Il fait son boulot. *(Nouveaux cris)*

MADO : Ça, ce n'est pas le chat !

BLANDINE : Mais si... il a du se faire mal....en sautant sur la souris. Je vais voir...Ne bouge pas.

MADO : Toi, tu ne bouges pas !

BLANDINE : Attend Maman...

(Elle se met en travers de la porte, coté cour, mais Anémone fait irruption affolée et entre en la bousculant)

ANEMONE : Une souris ! Il y a une souris ! Là haut ! Faut la tuer ! Vite !

MADO : Vous ! Chez moi !

ANEMONE : J'ai vu une souris. Il y a une souris là-haut...Au grenier !

MADO : Je m'en fous de la souris. Qu'est ce que vous foutez dans mon grenier ?

BLANDINE : Ah ben vous, bravo ! Qu'est ce que vous a pris ? Vous avez peur que la petite bête mange la grosse !

ANEMONE : J'ai peur des souris... Je vous en prie...

MADO : Je vous ai posé une question. Qu'est ce que vous foutez chez moi ?

BLANDINE : Ne t'inquiète pas : j'ai été obligée de la cacher. C'est tout.

MADO : Quoi ? Vous m'expliquez tout de suite. Vous d'abord, dans quoi avez-vous embarqué ma fille ?

ANEMONE : Cela serait un peu long à vous expliquer...

MADO : Vous ne sortirez pas d'ici, tant que vous ne m'aurez pas tout dit. J'attends !

ANEMONE : D'accord. J'ai été enlevée par des truands qui m'ont enfermée dans une cabane dans la forêt.

MADO : Quels truands ?

ANEMONE : Des mafieux qui veulent faire pression sur mon mari, pour qu'il fasse signer votre maire pour des terrains à bâtir. De gré ou de force.

MADO : Tine ? Elle ne signera jamais cela.

BLANDINE : Ben justement. Son mari doit trouver les moyens de l'obliger sinon...

ANEMONE : Mais votre fille, qui est très courageuse, a réussi à me trouver et elle m'a délivrée.

MADO : Qu'est ce que c'est que cette histoire ? Et toi, tu es folle ? Pourquoi tu n'as pas prévenu la police ?

BLANDINE : Je les ai vus sortir et j'ai eu peur qu'ils reviennent avant l'arrivée de la police et qu'ils lui fassent du mal. Et après...

ANEMONE : Après, c'est moi qui lui ai demandé de ne pas avertir la police. J'ai eu peur que mon mari ne soit impliqué dans de vilaines pratiques. Contre sa volonté, je vous assure ...

MADO : Mais, maintenant, c'est ma fille qui est impliquée ! Vous n'avez pas honte d'abuser de l'inconscience d'une gamine ! A cause de vous, elle va être poursuivie... pour délit de fuite... Violence à agent et je ne sais quoi encore !

BLANDINE : Maman, s'il te plait, le plus important c'est d'empêcher que ces gens ne transforment notre montagne en usine à touristes. Tu as compris ? Je ne le permettrai jamais ! Il faut l'empêcher, tu m'entends ! Si tu laisses faire ça ! Je m'en vais et tu ne me reverras plus jamais, je te le jure.

MADO : Calme toi, ma cocotte, ne dis pas de choses pareilles. On va discuter. On va trouver une solution. Je ne suis pas contre toi, tu le sais bien.

BLANDINE : Maman, ils veulent obliger les gens à vendre leurs terres ! Tu te rends compte ? Moi je veux la garder la ferme. C'est ma vie. C'est notre vie.

MADO : Mais bien sûr, c'est hors de question ! Nous ne vendrons jamais la ferme ! Tu le sais bien.

BLANDINE : Tu ne sais pas de quoi ils sont capables pour spolier les gens. Il faut trouver comment les en empêcher et ce n'est pas les gendarmes qui vont nous y aider.

MADO : Peut être...Mais là je ne vois pas comment faire... Il faut être raisonnable. Tu ne peux pas sauver le monde à toi, toute seule, ma chérie ! Et

puis nous ne pouvons pas garder cette femme cachée des gendarmes, alors qu'ils la cherchent partout.

ANEMONE : Vous avez raison, je ne veux pas vous causer d'ennuis : je vais me rendre. Tout leur expliquer : innocenter votre fille et puis j'espère qu'ils sauront quoi faire pour sauver la peau de mon mari.

MADO : Bon écoutez, il faut réfléchir. Pour l'instant les gendarmes sont partis, ça nous laisse un peu de temps. Montez au grenier. Je vais voir si on peut faire quelque chose. Mais je ne vous promets rien !

ANEMONE : Oh non...La souris...

BLANDINE : Oh merci ma petite Maman ! Je t'adore ! Il n'y a que toi qui me comprends !

MADO : Oui bon...C'est bon. J'ai dit que je n'ai rien promis. Je vais réfléchir c'est tout. Allez filez !

BLANDINE : (*à Anémone*) Allez venez ! Allons affronter le monstre du grenier ! Gr... (*Elles sortent coté cour*)

MADO : Ah cette fille ! Qu'est ce qu'elle ne me fera pas faire !... Elle est si exaltée, si passionnée ! Sauver la planète, l'écologie, qu'est ce que j'y peux moi ? En fait, ce que je pense vraiment : c'est qu'il faut vivre simplement. Se contenter de ce qu'on a. Et pas plus que le nécessaire. C'est vrai quoi ! Y en a : il leur en faut toujours plus, toujours plus... plein les armoires qu'ils en ont ! Et ça déborde, ça déborde !!! Tout ça, pour tout jeter après. Quand c'est passé de mode. Et que je te jette et que je te rachète et que je te jette ! Et allez ! Quel gaspillage ! Est-ce qu'ils sont plus heureux pour ça ? Non, pensez-vous !!! Ils veulent toujours avoir le même truc qu'un tel, faire ce que fait tel autre ! C'est sans fin ! Moi, ce que j'ai appris, c'est à ne pas envier mon voisin. Voilà tout. Oui. C'est cela pour moi « l'écologie ».

Bien il faut trouver une solution : faire arrêter ces truands et empêcher toute ce projet. Mais on ne peut pas cacher cette parisienne ici, alors que tous les gendarmes sont à sa recherche ! Et à celle de ma fille par la même occasion...

Je vais appeler Tine, Lucie et avec Victor, à nous quatre, on va trouver comment sortir de ce guêpier.

NOIR

ACTE III

Scène 1 (Victor, Mado)

On entend le chant du coq, Mado est dans la cuisine, la radio parle des falaises d'Etretat qui commencent à s'effondrer dans la mer. Elle épluche des légumes.

MADO : Et allez ! Encore des catastrophes : les falaises qui tombent dans la mer ! Et puis quoi encore ? Décidément quand on dit que gouverner c'est prévoir ! Ils n'ont rien prévu du tout nos gouvernants ! Rien ! On va droit dans le mur et pourtant ce n'est pas faute de leur avoir dit qu'en voulant produire toujours plus, on y va, dans le mur !

(Entrée en trombe de Blandine)

BLANDINE : Maman, Maman ! Tine ! Elle va se pendre ! Elle est à l'arbre aux pendus ! Elle veut se pendre, je te dis.

MADO : Mais qu'est ce que tu racontes ?

BLANDINE : Je l'ai vue sur ma caméra ! J'ai appelé Lucie : Elle est tout près, elle va l'empêcher. Mais appelle-la toi, Tine ! Toi, elle va t'écouter, Maman !

MADO : Ok, ok je l'appelle. Allo, Allo ! Allez... Décroche Tine !... Ah ! Allo Tine ? C'est Mado ! Qu'est ce que tu es en train de faire, Tine ? Quoi ? Mais non Tine ! Ne fais pas de bêtise ! On a besoin de toi Tine ! Aujourd'hui plus que jamais ! Parle-moi Tine ! Parle-moi ! Ecoute, Lucie arrive, elles va te ramener. Attend-la ! Attends-la Tine, elle arrive. Allo ! Allo ! Allo !...Non non Tine ne fais pas ça, écoute moi...Ah Lucie ?...C'est toi ? C'est bon, tu la tiens ? Elle va bien ?...Bon, super, ramène la ici, tout de suite. Il faut qu'on parle.

BLANDINE : C'est bon, elle l'a eue à temps ?

MADO : Oui c'est bon. Elle est sauvée. Mais dis-moi ? Tu espionnes tout le monde toi ! Ce n'est pas bien de faire cela, tu sais ? Même si aujourd'hui...

BLANDINE : Mais je n'espionne personne ! Je veille sur la faune sauvage. Mes caméras ne sont que dans la forêt. Et il se trouve qu'il y a un passage de chevreuil juste devant l'arbre aux pendus. Donc elle s'est déclenchée quand elle est arrivée et je l'ai vue essayer d'accrocher sa corde.

(Arrivée de Victor)

MADO : Tiens, te voilà toi. Et bien, mon Victor, tu peux être fier de ta fille. Grâce à elle, aujourd'hui, une femme a été sauvée !

VICTOR : C'est de famille ! Moi, j'en ai sorti quelques uns de la flotte l'autre jour !

MADO : Tu as fini de te prendre pour un super héros, oui ? Figure toi que Blandine, elle a beau être une faible femme, toute jeune et toute menue ! Et bien, aujourd'hui, elle a sauvé 2 personnes à elle toute seule ! Alors tu vois avec tes gros pectos de macho, tu peux aller te rhabiller !

VICTOR : Toi, Blandine ?

BLANDINE : C'est Tine, elle voulait se pendre !

VICTOR : Tine ? Qu'est ce qu'elle a encore fait celle là ?

MADO : Elle voulait se pendre, on te dit. A l'arbre aux pendus ! Mais Lucie l'en a empêchée. Et ça, grâce à ta fille qui l'a prévenue.

BLANDINE : C'est bon Maman, elle a juste eu de la chance que je regarde ma caméra au bon moment. Voilà tout !

VICTOR : Ta caméra ? Ah tiens les voilà !

Scène 2 (Tine, Lucie, Victor, Mado, Blandine)

(Lucie arrive en soutenant sous les épaules Tine, complètement ivre, elle l'assoit sur une chaise)

VICTOR : Ben alors, ma vieille, qu'est ce qui t'arrive ?

TINE : *(Tine se redresse et s'effondre alternativement)* On coule... On coule... J'suis l'capitaine qui qui qui a sa sabordé la flooootte... Je cououle... Je me noye... Laissez-moi ...roucouler... coucouler...

MADO : Mais elle est complètement saoule !

TINE : Oh hé ! Oh hé ! Capitaine abandonné ! Le Tii le Titi le Titanic... Hic ! C'est moi ! Je l'ai torpillé ... Ouais je l'ai tortor... Vous allez tous couler !

BLANDINE : Mais qu'est ce qu'elle raconte ?

TINE : Matelots on plonge ! Moby Moby Diiii ! Hic ! Bouffe-moi... Bouffe-moi... Tout cru...

LUCIE : Waouh, Tine, tu pues l'alcool !

MADO : Elle délire complètement !

LUCIE : Elle dit qu'elle a fait une connerie, qu'elle a sabordé la flotte de Toulon...

MADO : Elle se prend pour un amiral ou quoi ?

TINE : Je veux mourir... Laissez-moi crever... je suis un' bu buuuuse...Mi mimi minable !

LUCIE : Je ne l'ai jamais vue dans cet état !

MADO : Bon, je vais lui faire un café salé, bien serré. Ça va lui remettre les idées en place.

LUCIE : Allez Tine, faut se calmer maintenant ! Quelle idée de se mettre dans un état pareil !

TINE : Laissez-moi crever...Faut m'achever... j'suis une i une i une hyène...
(pleure) Une trai...trai...traître...très très traître... Je vous ai tous trahis....Tous ! Tous tous...

VICTOR : Mais qu'est ce que tu racontes ? Tu as fait une connerie, c'est ça ?

TINE : J'ai tout vendu...J'suis une vendue ! Une vache lâche ! Faut me noi me noi faut me noyer...Jchuis nu nunu

LUCIE : Nulle oui !

TINE : Jchuis nu nunu, nu nunu, nuisible...

BLANDINE : J'ai compris : elle a signé. Elle leur a donné l'autorisation de construire leur complexe touristique.

VICTOR : Quoi ?! Tine, tu n'as pas fait ça ? Tu n'as pas signé ?

TINE : ...J'ai tout vendu...J'suis une vendue, pendue ! Foutue ! Je veux brûler en enfer...A boire !

VICTOR : (il la secoue) Morbleu ! Mais qu'est ce que tu as fait ! Tu es folle! C'est moi qui vais te tuer...

TINE : *(s'accroche à Victor)* Mon ami, mon Vivi mon viketore, mon ami, mon turc, mon turc, vas y tutu tuuue... moi... *(montre sa poitrine)* Vas-y ! Vas-y ! Tire ! Tue ! Tue !

VICTOR : C'est ça ! C'est ça ! Bon Mado, file-lui le café qu'on y comprenne quelque chose...

MADO : Lucie, aide-moi, il faut qu'elle boive tout ! Croyez-moi, ça va lui secouer les neurones. Tiens, Tine, bois, ça va te faire du bien.

LUCIE : Vous êtes bien bonne, Mado. C'est plutôt le bouillon de 11h qu'il lui faudrait !

MADO : Du calme, ma grande, avec ça, crois moi, elle va reprendre ses esprits.

LUCIE : On ne va pas se laisser faire ! Victor ! Qu'est ce qu'on peut faire ?

(Tine boit le café et se lève d'un bon en sautant sur place comme un cabri)

TINE : C'est vendu ! J'suis pendue ! C'est vendu ! J'suis pendue ! C'est vendu ! J'suis pendue !

BLANDINE : J'ai l'impression qu'elle bugue là !

VICTOR : Oh ! Tine, ça suffit ! Arrête ! Tu nous as mis en galère, c'est à toi de nous sortir de là !

TINE : Je vais, je vais, je vais vomir !

MADO : Vite Victor, porte la aux toilettes ! *(il sort en soutenant Tine)*

LUCIE : Si elle a signé, je suis foutue : les terrains communaux encerclent une bonne partie de mes terres et je n'aurai plus de droits de passage avec le troupeau !

MADO : On va trouver une solution Lucie, on ne va pas se laisser faire. Il doit y avoir un moyen de la faire annuler, cette vente.

BLANDINE : On peut toujours dire qu'ils l'ont faite signer sous la contrainte, qu'on l'a faite boire, qu'on l'a droguée.

MADO : Cela risque de prendre des mois avant de gagner une procédure et en attendant ces truands rodent toujours...

BLANDINE : Oui, j'ai lu quelque part, que des fermiers se sont fait incendier leur grange pour les pousser à partir.

LUCIE : Ce serait une catastrophe pour moi : je n'ai pas fini de payer les panneaux photovoltaïques de la bergerie.

VICTOR : *(revient)* C'est bon je l'ai couchée. Ah la vache ! Mais qu'est ce qu'elle nous a fait là ?

MADO : Ne vous inquiétez pas : ces mafieux ne nous connaissent pas ! Ils nous prennent pour des petits paysans faibles et vulnérables ! Ils ne savent pas de quoi nous sommes capables pour défendre nos terres.

VICTOR : Et ce depuis des générations !

LUCIE : J'ai déjà tellement emprunté pour mon installation. J'en suis au centime près !

VICTOR : N'aie pas peur : on va leur faire voir qui sont les plus forts ! Ils vont repartir la queue entre les jambes, je te dis. Rendez vous demain matin à 6 h : conseil de guerre ! On passe à l'action !

MADO : Oui ils vont voir à qui ils ont affaire : « A la guerre comme à la guerre ! »

LUCIE : Non : « A la ferme comme à la ferme ! »

TOUS : « A la ferme comme à la ferme ! »

NOIR

p. 48/56

Pièce déposée à l'EDPO de la SACD. Pour recevoir, gratuitement, la suite et fin de la pièce : contactez-moi par mail, directement ou par le formulaire du site. N'oubliez pas de vous présenter, en précisant au minimum, votre nom, le nom de votre troupe ou association, et ses coordonnées complètes. Préciser également quelle version vous désirez (en fonction du nombre de personnages et de la répartition H/F).

REPARTITIONS DES REPLIQUES :

Victor : 158

Anémone : 100

Mado : 134

Paul Henri : 130

Tine ou Albert : 85

Lucie : 134

Blandine : 109

